
3 1761 04265 8666

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

IV

ŒUVRES CHOISIES

DE

Mme DES HOULLIÈRES

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre vingt exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 20) et vingt sur papier Whatman (nos 21 à 40), accompagnés d'une *triple épreuve* du frontispice.


Œuvres de Mme Deshoulières
Jouaust, Ed.
Imp. A. Salmon

ŒUVRES CHOISIES

DE

Mme DES HOULLIÈRES

AVEC UNE

PRÉFACE PAR M. DE LESCURE

Frontispice gravé par Lalauze



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



MADAME DES HOULLIÈRES

SA VIE ET SES OUVRAGES

I

MADAME *Des Houllières n'est guère connue aujourd'hui que par la gracieuse bergerie allégorique adressée à ses enfants :*

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.,

et où elle recommande, en forme de poétique requête, à la protection de Pan-Louis XIV, son troupeau, c'est-à-dire sa famille. Ce n'est sans doute pas à cette unique pièce qu'elle avait confié le sort de sa mémoire. C'est cependant grâce à elle seule que son nom est parvenu jusqu'à nous. La gloire, comme la fortune, a de ces caprices, et, jusque dans ses faveurs, met parfois une ironique leçon.

O vanité des ambitions et des espérances humaines ! C'est par de riches cargaisons de vers que les poètes cherchent à amorcer la postérité ; c'est sur des vaisseaux qui ne leur semblent jamais assez grands qu'ils empilent le volumineux bagage de leurs œuvres complètes. Qu'arrive-t-il le plus souvent? C'est que le navire ne parvient pas jusqu'au port où leur nom n'est connu que grâce à quelque menu débris, à quelque frêle épave, à quelque coquille de noix, à quelque feuille de rose échappée au naufrage de l'oubli qui a englouti tout le reste.

Pour ne parler que d'elle, Mme Des Houllières, célèbre en son temps par maint ouvrage aux allures plus solennelles, serait ignorée du nôtre sans cette petite pièce de vers facile à apprendre, difficile à oublier, part infime de son œuvre, qu'elle croyait la plus fragile, la plus périssable, et que le gouffre, sur lequel elle a surnagé grâce à sa fragilité même, a seule épargnée.

Ce triage sommaire et quelque peu brutal est-il définitif? L'auteur valut-il mieux que cette réputation aujourd'hui fondée sur ce seul titre de quelques vers gracieux et touchants? Sommes-nous, en pensant le contraire, le jouet d'une illusion galante; et cédons-nous, en prétendant réhabiliter cette mémoire méconnue, en essayant de faire revivre en quelques traits plus accentués cette physionomie d'aïeule littéraire,

aujourd'hui à demi effacée comme un vieux pastel, à un attrait décevant, à un entraînement généreux, à nous ne savons quel mirage du lointain? Sommes-nous d'un avis qu'il serait difficile de défendre, qui ne saurait s'accréditer d'aucune autorité, et qui nous aurait surtout séduits par son air de paradoxe?

Examinons tout d'abord cette question, dont la solution favorable peut seule servir d'excuse à un travail qui, sans elle, ne vaudrait pas la peine d'être continué, puisque le lecteur ne se donnerait pas la peine de l'achever.

Que Mme Des Houllières ait eu, de son temps, une grande réputation, une grande influence, un grand crédit, qu'elle ne devait qu'à son talent, à ses qualités, aux agréments de son esprit, car elle était pauvre et, quoique belle, elle se piqua d'être et de rester toujours une honnête femme; qu'elle ait mérité de l'admiration de ses contemporains le titre, un peu prodigué peut-être, de DIXIÈME MUSE; *qu'elle ait fait partie de l'Académie d'Arles et de l'Académie des* RICOVRATI *de Padoue; qu'elle ait tenu un salon qui rivalisa avec celui de Mlle de Scudéry; qu'après avoir figuré sur la page d'honneur de la liste des précieuses, elle ait hérité de la plupart des courtisans d'Arthénice et, après avoir su les attirer, ait su conserver, ce qui prouve qu'elle en était digne, bon nombre d'amitiés illustres : tout cela importe assez peu au succès de*

notre thèse, bien qu'il en résulte cette présomption qu'une femme distinguée par le choix, honorée par le commerce d'hommes tels que Masearon, Fléchier Huet, l'abbé d'Aubignac, Pellisson, Benserade, Conrart, les ducs de La Rochefoucauld, de Montausier, de Nevers, de Saint-Aignan, le maréchal de Vivonne, le maréchal de Vauban, Bussy-Rabutin, et de femmes comme Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon, dut être une femme de beaucoup de mérite et d'esprit.

Mais si nous ajoutons que Voltaire, qui n'avait pas connu la femme, goûtait fort le poète en elle et n'en parle jamais qu'avec éloges; qu'il écrivait en 1756 : « *Il y a des pièces de Mme Des Houllières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler,* » *et que plus tard, dans sa* LISTE DES ÉCRIVAINS DU RÈGNE DE LOUIS XIV, *il a formulé ce jugement :* « *De toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, c'est celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers;* » *si nous remarquons que Lemontey a renchéri sur les éloges de Voltaire au point de ne trouver que Voltaire lui-même, dans le genre léger, supérieur à Mme Des Houllières* [1]*, la question change de face et prend un aspect beaucoup plus favorable pour notre opinion.*

1. Lemontey, *Œuvres*, t. III, p. 310.

Si nous sommes de plus en mesure d'affirmer que le jugement de Voltaire a été confirmé, de nos jours, par les maîtres de la critique, Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve; que le premier, faisant bon marché des fioritures et des fanfreluches de la partie aujourd'hui fanée du talent de Mme Des Houllières, reconnaît en elle « un moraliste pénétrant et judicieux [1] » ; que le second, après avoir jugé Mme Des Houllières digne d'un portrait en pied et d'une étude détaillée, conclut « qu'elle valait, qu'elle vaut beaucoup mieux que sa réputation aujourd'hui [2] », notre cause paraîtra au lecteur de celles qui non seulement se plaident, mais se gagnent; et c'est à nous seuls, à notre choix, pourtant mûrement réfléchi et poursuivi sur le plan même que d'illustres devanciers nous ont tracé, qu'il faudrait s'en prendre si nous n'arrivions pas au but montré par le dernier biographe de Mme Des Houllières [3] à quiconque voudra, d'après ces données, « faire un recueil de ses œuvres, qui serait fort agréable ».

C'est ce Recueil *que nous présentons aujourd'hui au public, qui ne sera pas fâché sans doute qu'avant*

1. *Cours de littérature dramatique,* vol. III, p. 392 à 400.

2. *Portraits de femmes*, p. 323 et suiv.

3. *De la correspondance de Fléchier avec Madame Des Houllières et sa fille,* par A. Fabre, un vol. in-8°, Didier, 1871, p. 91 et 92.

de lui faire connaître l'auteur nous essayions de lui faire connaître la femme et esquissions la vie et le caractère de celle dont nous lui présentons les vers glanés pour une gerbe choisie.

II

La vie de Mme Des Houllières fut accidentée, aventureuse, romanesque dans sa première partie, avant d'être, dans la seconde, tranquille, d'apparence au moins, sinon de réalité, purement littéraire, uniquement occupée d'ambitions et de plaisirs d'esprit, vouée aux devoirs de la famille et de l'amitié, et consolée de plus d'un chagrin, dont l'amertume a mis son pli à son sourire d'un mélancolique enjouement, par les rêveries idylliques et les platoniques tendresses.

Pendant ces premières épreuves et ces vicissitudes de sa militante et errante jeunesse, elle déploya, avec une finesse et une coquetterie toutes féminines, une énergie virile, un tempérament et un caractère presque héroïques, dont la sève originale et vigoureuse, disciplinée et adoucie par l'expérience, se fait encore jour dans certains de ses vers, très différents des autres, et d'une âpre philosophie de désabusement.

On ne les comprendrait guère, et ils sembleraient

détonner dans son œuvre, si la connaissance des événements de sa vie n'aidait à l'intelligence de son talent, et si l'on n'y saisissait ainsi sur le vif l'influence qu'ils durent avoir sur sa physionomie morale dont certains traits contrastent singulièrement avec sa physionomie littéraire. Tout s'explique quand on sait qu'avant de s'asseoir sur le fauteuil des conversations philosophiques ou joviales, avec Montausier et avec Vivonne, ou des épîtres galantes et raffinées à Fléchier, dans le salon de la rue de l'Homme armé, *elle chevaucha sur les grandes routes de la Flandre, à la poursuite des décevantes chimères de l'ambition, de la fortune et de la gloire.*

Antoinette du Ligier de La Garde naquit à Paris, le 1er *janvier* 1638 (*elle fut baptisée le samedi* 2, *à Saint-Germain-l'Auxerrois*), *et non en* 1633, *ni en* 1634, *non plus qu'en* 1630, *dates erronées, assignées par les biographes jusqu'au renseignement précis, fourni sur ce point, comme sur tant d'autres, par Sainte-Beuve.*

Annonçant de bonne heure des dispositions particulières pour la culture intellectuelle, elle reçut l'éducation brillante et littérairement raffinée de quelques jeunes filles de qualité du même temps, Mlles de Rabutin et de Lavergne, destinées à parer d'une illustration féminine les noms de La Fayette et de Sévigné. Le poète et philosophe épicurien Hesnault fut son maître,

comme Ménage fut celui de ses deux aimables et spirituelles contemporaines et émules. Elle apprit ainsi non seulement l'espagnol et l'italien, mais encore le latin, et pénétra assez avant, pour en garder la sérieuse et énergique empreinte sous son apparente frivolité, dans la connaissance des systèmes philosophiques de l'antiquité et des temps modernes, personnifiés par Épicure, Lucrèce, Marc-Aurèle, Descartes et Gassendi, dont elle adopta les principes.

En juillet 1651, Mlle du Ligier de La Garde, avant d'avoir atteint sa quatorzième année, épousa Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur des Houllières, gentilhomme du Poitou, bon officier d'infanterie, ingénieur habile et estimé du grand Condé, dont il devait suivre trop fidèlement la fortune aventureuse avant d'être héroïque.

Il faut croire, conjecture avec raison Sainte-Beuve, frappé comme nous de l'extrême jeunesse de Mlle de La Garde lors de son mariage, que des convenances particulières et des arrangements de famille où on tenait plus compte des intérêts que des sentiments et des goûts présidèrent à cette union précoce et disproportionnée en ce qui touche l'âge des deux conjoints, dont l'un était à peine nubile et dont l'autre touchait à la maturité, car M. Des Houllières, né en 1621, avait dépassé la trentaine.

Il semble même que, suivant un autre usage du

temps, qui compensait celui des unions prématurées, la consommation du mariage ait été ajournée au retour de M. Des Houllières, qui suivait dans ses vicissitudes la destinée militante du prince auquel il s'était attaché, et laissa sous la direction et la garde de sa famille une épouse trop jeune pour l'accompagner et incapable de supporter encore les fatigues d'une vie errante et même celles du mariage.

Mme Des Houllières demeura donc auprès des siens, continuant à recevoir les leçons de ses maîtres avant de recevoir celles de l'expérience; et c'est au milieu des graves plaisirs de l'étude et des premiers succès de salon qu'acheva de s'épanouir cette fleur de jeunesse, de beauté et d'esprit, encore en bouton quand un mari lui-même recula devant la profanation de la cueillir trop tôt.

Ce n'est qu'à la fin de 1653, *ou au commencement de* 1654, *que Mme Des Houllières rejoignit son mari, réfugié en Flandre avec le prince de Condé, passé aux Espagnols au grand dommage de son honneur, à nos yeux, sinon aux yeux de ses contemporains, beaucoup moins chatouilleux que nous sur ce crime de la trahison qu'on ne considérait alors que comme une faute et qu'on ne punissait guère, épargnant les grands coupables pardonnés, que dans la personne de leurs compagnons, plus volontiers traités en complices. Il y a lieu, d'ailleurs, de tenir compte, dans l'appréciation*

du fait même par les contemporains, de ces glorieuses circonstances atténuantes d'un repentir scellé par des victoires.

Quoi qu'il en soit, M. Des Houllières, lieutenant-colonel d'un des régiments du héros de la Fronde, malheureux, fugitif et dépouillé avant de devenir le héros réhabilité et triomphant de la France, menait en Flandre, sous des dehors brillants entretenus par les rares largesses d'un prince alors besoigneux lui-même, et de tout temps plus généreux envers les siens en promesses qu'en effets, et les maigres subsides arrachés à la parcimonie et à la pauvreté espagnoles, une vie précaire. Elle ne pouvait qu'être telle pour l'officier, plus utile qu'agréable et à la fois fidèle et mécontent, d'un prince révolté, livré lui-même aux épreuves de l'exil, aux intrigues et aux rivalités d'une cour étrangère, et de tout temps plus capable d'apprécier et de louer les services de ses compagnons que de les payer.

Partie de France pour fuir la pauvreté, car la disgrâce des proscrits les atteignait dans leurs biens à défaut de leurs personnes, la jeune femme, qui débutait dans la vie sous des auspices si contrariés, retrouva à Rocroi d'abord, où son mari était major de la place, ensuite à Bruxelles, la pauvreté, compensée par les illusions de son âge, les promesses fondées sur l'espérance d'une paix victorieuse, et, en attendant, con-

solée par les plus brillants et les plus dangereux succès, intimes et publics, de cour et de boudoir, de beauté et d'esprit.

A ce moment de brillant et stérile triomphe de ses qualités et de ses agréments, Mme Des Houllières échappa-t-elle à toute faute, sinon à toute tentation, à tout remords, sinon à tout regret, et traversa-t-elle impunément pour sa vertu une épreuve toujours dangereuse à l'âge de l'inexpérience et des enivrements, et dont l'incertitude ne fut pas sans atteindre un moment sa réputation? Non insensible aux succès de l'amour-propre, se déroba-t-elle aux succès de l'amour? Maîtresse du cœur de Condé épris de ses charmes, recula-t-elle à temps devant cette victoire qu'elle ne pouvait acheter, suivant le langage de la préciosité, fort bienvenu dans ces matières subtiles et délicates, que par une défaite? En un mot, avec un cœur sensible et une bouche qui ne craignait pas de l'avouer, demeura-t-elle toujours sage, comme elle s'en flattait plus tard, et comme l'en ont crue sur parole la plupart de ses contemporains, non contredits en cela trop vivement par les nôtres, dont quelques-uns toutefois se sont permis le sourire du doute?

Pour nous, qui pensons qu'en ces matières surtout il suffit qu'il y ait doute pour que le bénéfice en soit acquis à l'accusé, nous ne chicanerons pas Mme Des Houllières et ne lui marchanderons pas un

brevet de sagesse qu'elle semble avoir payé de plus d'un sacrifice ; car elle demeura pauvre, ce qui ne fut peut-être pas arrivé si elle eût cessé d'être honnête, et les traverses de sa vie plaident éloquemment en faveur de ses prétentions [1].

Nous ne reproduirons donc pas certaine lettre au prince de Condé, datée du 22 décembre 1656, publiée au tome VI des Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles, *et dont un juge prévenu pourrait bien tirer parti pour des conclusions moins favorables que les nôtres.*

Sainte-Beuve, qui la reproduit, pense qu'elle suffit à établir qu'il y eut bien entre le prince et la jolie réfugiée, ornement de la cour de Don Juan d'Autriche à Bruxelles en ce même temps, « quelque chose d'assez particulier » et « qu'une telle lettre, de la part d'une jeune femme de dix-neuf ans, ne laisse pas d'être significative ».

Inclinant plus que lui du côté d'une galante indulgence, que balance parfois son malin scepticisme, nous nous bornerons à trouver la lettre plus compromettante que probante et plus étourdie que coupable.

---

1. « Ce sera son excuse, dit Lemontey, d'avoir trop souvent, dans la suite, travesti sa muse en solliciteuse tenant un placet à la main ; les demandes de sa vieillesse certifiaient les refus de son adolescence. »

On a beau être et demeurer honnête femme, on n'en est pas moins femme, et une coquetterie un peu vive vis-à-vis d'un prince peut paraître sortir des limites strictes du permis, sans entrer pour cela dans le domaine du défendu. Mme Des Houllières fut peut-être un peu imprudente. Qu'on se mette à sa place. Mais de quel droit la postérité se montrerait-elle plus chatouilleuse que le mari, et s'offusquerait-elle et s'effaroucherait-elle de ce qui ne semble pas avoir jamais troublé en rien la bonne harmonie qui, grâce à l'éloignement peut-être, il est vrai, plus encore que grâce à la compatibilité des humeurs, régna toujours entre Mme Des Houllières et son mari?

Celui-ci, le plus autorisé, sinon le meilleur juge de la question, ne se trouva point offensé. Du moins il s'est tu. C'est le plus sage de beaucoup en pareil sujet, et à ceux qui insinuent que Mme Des Houllières put bien n'avoir pas toujours été sage, comme à ceux qui prétendent que Mme de Maintenon le fut toujours, nous répondrons par le mot sans réplique de Mme de Lassay à son mari, un de ces tenants de la vertu de Mme de Maintenon : « Comment faites-vous, Monsieur, pour être sûr de ces choses-là? »

Les succès d'esprit et de beauté de Mme Des Houllières, s'ils ne coûtèrent rien à son mari, ne lui rapportèrent rien non plus, ce qui explique qu'il n'ait pas eu à se plaindre de sa femme, mais qu'elle n'ait

pas eu à se louer du sort. En effet, soit par la faute d'un esprit trop français pour être entièrement goûté de la fierté castillane ou du flegme flamand, et pour ne pas s'en venger par quelques épigrammes, soit par la faute d'une vertu qui n'eut jamais dans les cours le crédit assuré au vice, Mme Des Houllières échoua complètement dans les négociations qu'elle était venue nouer à Bruxelles pour obtenir le payement des appointements arriérés de son mari, fort empêché de faire la guerre et de soutenir son rang à ses frais, puisque ses biens avaient été confisqués en France.

Ce n'était pas une raison, paraît-il, pour se fâcher. Il fallait, au service de l'Espagne, savoir souffrir et se taire sans murmurer *et attendre, en se contentant de promesses pour arrhes d'hypothétiques satisfactions. Ce régime exaspéra Mme Des Houllières, qui au tort de se fâcher ajouta celui de se fâcher tout haut, en termes jugés sans doute scandaleux et de mauvais exemple par la morgue espagnole. Cette morgue-là n'entend pas raillerie ; et, sans égards pour le sexe, la condition, les mérites et les agréments de la jolie femme mécontente, sans égards pour les services de son mari absent, on l'appréhenda sans plus de façon comme coupable de lèse-majesté, et on l'envoya, en carrosse fermé, sous la garde de deux mornes hoquetons de la raison d'État, dans la citadelle de Vilvorden. Elle y passa huit mois fort resserrée, et la crainte*

de pis s'ajoutant à l'ennui du présent, car on ne parlait de rien moins que de lui faire son procès (février 1657).

M. Des Houllières, nous le disons à son éloge, quoiqu'il fût tout naturel qu'il n'abandonnât pas celle qui souffrait pour lui, fit énergiquement, en soldat, son devoir de mari. Absent au moment de l'incarcération de sa vive moitié, il vint, dès qu'il l'apprit, porter à Bruxelles, auprès du prince Don Juan, du marquis de Caracène, du prince de Condé, ses justes représentations sur l'injure qui lui était faite et solliciter la mise en liberté de la prisonnière. N'ayant pu obtenir justice et trouvant partout sourde oreille, il prit le parti de se faire justice de ses propres mains, de délivrer lui-même celle dont on lui refusait l'élargissement et de profiter de l'occasion pour prendre, ne se flattant pas de l'obtenir, congé de maîtres qui récompensaient par une si criante ingratitude sa fidélité.

Dissimulant ses desseins vengeurs, il fit, avec sa correction et son exactitude accoutumées, la campagne; puis, au mois d'octobre, perdant patience, il quitta furtivement l'armée, accompagné de quelques soldats mécontents comme lui et se présenta avec cette escorte, chargé, dit-il, d'une mission du prince, à la citadelle de Vilvorden. Il n'eut pas de peine, en profitant des occasions et des prétextes que lui ménageait la confiance du gouverneur, qui avait reconnu

en lui un des officiers de marque du prince de Condé, à délivrer sa femme et à prendre avec elle la route non de Bruxelles, où il eût été fort mal reçu, mais de Versailles. La protection de M. Le Tellier ménagea les bénéfices de l'amnistie au rebelle désabusé et repentant dont le retour rendait au service du roi un des meilleurs officiers de génie du temps.

Pendant que le mari, en dédommagement de dépenses et de pertes qui avaient entamé ses biens, que le séquestre avait ensuite épuisés, recevait un grade de maréchal de camp et le gouvernement de Cette en Languedoc, sa courageuse et spirituelle femme savourait la récompense de son dévouement en éloges et en succès de salon et de cour qui faisaient beaucoup pour sa gloire et son plaisir, mais peu pour sa fortune et son repos. Elle figura sous le nom d'Amaryllis, puis sous celui de Célimène, sur la liste des précieuses non ridicules, et mêla les hommages, également flatteurs pour la femme et pour l'auteur, du chevalier de Grammont à ceux du poète Lignières. Elle eut des amis illustres qui prônèrent ses vers et firent honneur à ce salon qu'elle présida d'abord seule, plus tard avec une fille héritière de ses talents, sinon de ses attraits, qui fut comme elle trop fière pour ne pas demeurer sage, mais qui, plus pauvre encore que sa mère, ne trouva pas de mari. Sa vie désormais sans aventure, et dont elle avait de bonne heure épuisé le roman, s'écoula

dans une médiocrité non dorée, sans autres plaisirs que des plaisirs d'esprit, souvent empoisonnés par des soucis domestiques et de précoces souffrances.

Elle avait dû, pour sauver des créanciers les débris de son modeste avoir, se séparer de biens avec son mari, qui avait, de son côté, consacré tout ce qu'il possédait au payement de ses dettes. Les deux époux avaient dû subir même un plus douloureux sacrifice et se séparer volontairement de corps. Mme Des Houllières était retenue à Paris par les soins de l'éducation de ses deux enfants : un fils, Alexandre, destiné à la suivre prématurément (à vingt-sept ans) dans la tombe, et la fille qui devait lui survivre ; elle y était retenue aussi par ses relations, la nécessité de faire sa cour aux puissants et d'entretenir une faveur plus brillante que solide, dont l'unique fruit, lent à mûrir, fut une tardive pension du roi de 2,000 livres (le brevet est daté de 1688 [1]). Les fonctions et les travaux de M. Des Houllières le tenaient précisément et implacablement éloigné de Paris ; et le commerce conjugal dans ces conditions demeura réduit, par la nécessité, peut-être conforme à une certaine

1. C'est cette même année, le 22 décembre, que Mme de Sévigné écrivait à sa fille, Mme de Grignan : « Nous vous envoyons des vers de Mme Des Houllières, que vous trouverez bien faits. »

incompatibilité d'humeur, à quelques visites et à quelques séjours dans les diverses places où l'ingénieur militaire, un des meilleurs auxiliaires de Vauban, fut tour à tour appelé, à Tournay, Dourlens, Belle-Isle et surtout Bayonne.

Toute l'histoire de cette existence de Mme Des Houllières, ainsi partagée entre des succès littéraires stériles pour son bonheur et des devoirs et des soucis domestiques qui la troublèrent plus d'une fois, est dans ses voyages insignifiants pour le biographe, et dans ses ouvrages qui n'ont pas paru indignes de l'attention des critiques et des moralistes du XVIIe siècle et du nôtre.

C'est d'eux seuls désormais que nous nous occuperons, après avoir ajouté à tous les détails qui précèdent ce dernier et triste renseignement, à savoir : que Mme Des Houllières mourut le 17 février 1694, après avoir langui douze ans, en proie à de cruelles souffrances, le sein peu à peu rongé par ce cancer, fatal à tant de délicates et superbes beautés, qui corrompit et dévora en elle les sources de la vie. Elle avait à peine cinquante-six ans. Elle fut inhumée, le 19 février, dans l'église de Saint-Roch. Son mari, mort à Paris le 3 janvier 1693, dans sa soixante-douzième année, l'avait ainsi précédée d'un an dans la tombe.

III

Le choix des ouvrages de Mme Des Houllières que nous présentons au public la fait connaître sous les divers aspects de son caractère et de son talent. Il fera ressortir surtout le contraste qui marque sa physionomie d'un trait original et piquant.

Ce n'est pas sans surprise que des lecteurs, habitués à envelopper sa réputation dans les rubans aujourd'hui fanés de ses bergeries, la trouveront, en parcourant certaines pièces d'un ton très différent de celui qui lui est ordinaire, supérieure à cette réputation frivole, et digne des éloges des juges les plus sévères par l'énergie, la gravité et la noblesse de son inspiration.

Dans ses œuvres comme dans sa vie Mme Des Houllières a su allier aux grâces féminines les énergies viriles, aux mièvreries galantes ou badines les hardiesses philosophiques et les vigoureuses moralités d'une sagesse sans illusions, fondée sur l'observation et l'expérience. Les déceptions d'une vie longtemps agitée avaient laissé dans sa douceur un fond d'amertume, et mis sur son enjouement comme un voile habituel de mélancolie.

Cette femme, qui a composé tant d'idylles, de rondeaux, de chansons, de madrigaux, a su tirer de

la même veine des RÉFLEXIONS MORALES d'une âpre éloquence de désabusement, des épîtres d'un ton sévère, des épigrammes du tour le plus vif et du jet le plus hardi. Portant dans ses répugnances et ses engouements littéraires une humeur toute militante, elle s'est jetée dans la mêlée des admirateurs de Pradon et des détracteurs de Racine en amazone passionnée, décochant à l'auteur de la PHÈDRE préférée et victorieuse, sous la forme d'un sonnet satirique fameux, une flèche finement barbelée et aiguisée, digne d'une meilleure cause qu'une vengeance d'amour-propre ou une erreur de goût, qui fit sa blessure et provoqua des représailles irritées.

D'autres fois, comme Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon et Mlle de Scudéry elle-même, qui eurent, toutes honnêtes, discrètes et élégantes personnes qu'elles fussent, leurs écarts de franchise, leurs excès de malice, leurs brutalités d'ironie, leurs par delà, comme dit Saint-Simon, Mme Des Houllières a raillé certain abbé galant et ridicule en des termes d'une crudité toute masculine, qui attestent que toutes ces précieuses émancipées, si elles gardèrent toujours la pudeur des choses, sans laquelle il n'est pas de vertu, ne respectèrent pas toujours cette pudeur des mots sur laquelle d'ailleurs notre temps est beaucoup plus chatouilleux que le leur. Les honnêtes femmes d'aujourd'hui n'entendraient pas sans rougir

certains passages des lettres de Mme de Sévigné ou des vers de Mme Des Houllières que celles du siècle de Louis XIV n'entendaient pas sans sourire.

Bien que nous n'ayons pas cru pouvoir citer ces quelques vers *trop lestes, il en reste assez dans notre petit* Recueil *pour permettre au lecteur d'apprécier le talent de Mme Des Houllières sous ce double aspect, dans ce piquant contraste de fadeur et de verdeur, de mollesse et d'énergie, de grâce et de force, de douceur et d'amertume, de futilité et de gravité, d'enjouement et de mélancolie. C'est là un trait original qui la tire de l'ordinaire du sexe et du genre, et qu'ont signalé et relevé avant nous, à l'honneur de cette figure qu'il a sauvée de l'effacement, des maîtres comme Lemontey, Sainte-Beuve et Saint-Marc Girardin.*

Nous devons au lecteur une explication à propos de la manière que nous avons adoptée d'écrire le nom de notre auteur. Nous savons que l'édition originale de ses poésies porte Deshoulières *en un seul mot. C'est là une négligence de libraire commune dans ce temps, et à laquelle il était de bon ton, pour un auteur de qualité s'embourgeoisant à écrire, de ne point paraître prêter attention. Aujourd'hui nous sommes plus scrupuleux, et nous adoptons comme règle les indications mêmes de l'état civil. Or, dans le contrat de mariage de Mlle du Ligier de La Garde,*

*reproduit par M. Jal, et d'autres pièces authentiques citées par M. A. Fabre, le dernier et le plus autorisé biographe de Mme* DES HOULLIÈRES, *le nom du mari est écrit* DES HOULLIÈRES (*Guillaume de La Fon de Bois-Guérin, seigneur des Houllières*). *C'est cette dernière orthographe que nous avons cru devoir logiquement adopter.*

M. DE LESCURE.





NOTE

SUR CETTE ÉDITION

Nous avons suivi exactement, pour notre réimpression, l'édition originale, publiée, pour le premier volume, par Mme Des Houllières, en 1688, et, pour le second, par Mlle Des Houllières, en 1695, un an après la mort de sa mère. Dans cette édition, aucune des pièces ne porte de date, et, pour certaines d'entre elles, on n'a pas indiqué à qui elles sont adressées. Il y a eu là, de la part de l'auteur, une réserve à laquelle nous avons cru devoir nous conformer.

Parmi ces dernières pièces, nous citerons l'épître de la page 84, qui est adressée à Fléchier; la fameuse idylle que Mme Des Houllières adressa, en janvier 1693, à ses enfants sous le titre de *Vers allégoriques* (p. 109), et la ballade de la page 118, faite pour une de ses filles qui fut depuis religieuse.

Les pièces que nous avons données ne se trouvent pas toutes dans l'édition originale; nous avons emprunté aux éditions suivantes celles qui nous ont paru mériter d'être conservées. Ce sont :

La *Lettre de Gas à M. le comte de L. T.*, page 1;
La *Lettre de Gas à Courte-Oreille*, p. 4;
La lettre de *Blondin à sa voisine Grisette*, p. 20;
Celle de *Dom Gris à Grisette*, p. 22;

Celle de *Mittin à Grisette*, p. 26 ;
Celle de *Regnault à Grisette*, p. 31 ;
La lettre *A Madame ****, *Songe*, p. 71 ;
Le *Sonnet burlesque sur la* PHÈDRE *de Racine*, p. 137.

Cette dernière pièce, dans l'édition où nous l'avons prise, est accompagnée de la note suivante, qui se rapporte à ce vers,

Une grosse Aricie [1], *au cuir rouge, aux crins blonds :*

1. La Des Œillets, bonne actrice, mais peu jolie. *Ceux qui ont avancé ce fait se sont trompés. Mademoiselle Des Œillets étoit morte en* 1677. *Ainsi ce n'est point celle qui joua le rôle d'Aricie; ce fut Mademoiselle Dennebaut, très bonne actrice, grasse, et très jolie, qui le représenta. Voyez l'histoire du Théâtre-François, tome XII, page* 4, *note* a.





ÉPITRES

LETTRE DE GAS

ÉPAGNEUL DE MADAME DES HOULLIÈRES

A M. LE COMTE DE L. T.

Pour vous marquer mon courroux,
J'ai mis la plume à la patte;
Il est temps que contre vous
Toute ma colère éclate.
Vous m'avez rendu jaloux :
Entre nous autres toutous,
Nous sommes là-dessus d'humeur fort délicate.
Pour se bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flatte,

Nous n'en sommes pas plus doux;
Nous mordons jusqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode et farouche,
Je vous écoutois sans dépit
Louer de ma maîtresse et les yeux et la bouche.
Ne croyant ces douceurs qu'un simple jeu d'esprit,
Sans m'opposer à rien, je dormois sur son lit.
Si ce souvenir vous touche,
Ne songez plus à m'ôter
La place que je possède.
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la cède?
Sept fois l'aimable printemps
A fait reverdir les champs,
Sept fois la triste froidure
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarille.
A ses pieds j'ai vu la cour,
A ses pieds j'ai vu la ville
Vainement brûler d'amour :
Seul j'ai su, par mon adresse,
Dans son insensible cœur
Faire naître la tendresse.

Ne troublez plus mon bonheur.
Quand, pour venger son honneur,
Le petit dieu suborneur,
Qu'en tous lieux elle surmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétends,
Sachez, notre illustre comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

LETTRE DE GAS

ÉPAGNEUL DE MADAME DES HOULLIÈRES

A COURTE-OREILLE

TOURNEBROCHE DE M...

J'APPRENDS de tous côtés que, malgré le destin
Qui vous a fait naître mâtin,
Vous chassez pourtant à merveille.
« Ce grand lièvre fut pris par le preux Courte-Oreille,
Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté :
Du vin, du vin; qu'à sa santé
Il soit vidé mainte bouteille. »
Lors, le verre à la main, votre los fut chanté.
Un blondin, deux abbés et plus d'une beauté
S'en acquittèrent avec zèle.
Foi d'épagneul, j'en fais un rapport très fidèle;
J'étois présent à tout, et voyois sans douleur
Toute l'estime et tout l'honneur
Dont votre chasse étoit suivie.

Auprès d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie,
Je me déterminai, dans cet heureux moment,
A vous dire sans compliment
Que vous avez bien fait de quitter la cuisine,
Où vous étiez souvent battu.
J'estime infiniment ceux qui par leur vertu
Démentent leur basse origine.
Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux,
Et, malgré tant de différence
Que le Ciel a mise entre nous,
Je veux bien faire connoissance
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis ; abandonnez la broche :
Allez, comme épagneul, chien courant ou limier,
Par tout pays prendre gibier;
Ne craignez là-dessus ni plainte ni reproche :
Personne ne fait son métier.

APOTHÉOSE DE GAS

MON CHIEN.

A Iris.

Plus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre chien.
Iris, ne savez-vous rien
De son heureuse aventure?
Lorsque sur le double mont
Je cherchois des fleurs nouvelles
Pour en couronner le front
D'un roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire chien marchoit dessus mes pas.
Il trouve, en me suivant, la source d'Hippocrène.
Il faisoit chaud, il étoit las;
Tout languissant de soif, il boit dans la fontaine.
Aussitôt les auteurs, dont les bords sont remplis,
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.

Par l'un d'eux mon chien est pris.
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le dieu des beaux esprits.
A peine eut-on conté cette bizarre histoire
Qu'Apollon s'écria, de son honneur jaloux :
« Un chien a l'audace de boire
En même fontaine que nous! »
Alors, prenant son arc d'ivoire,
Il alloit, pour venger sa gloire,
Percer mon chien de mille coups
Si, d'un air agréable et doux,
La badine Érato n'eût pris soin du coupable.
« Puissant dieu, lui dit-elle, hélas!
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable :
Il vaut bien qu'on en fasse cas,
C'est l'illustre chien d'Amarille
Dont j'ai tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,
Ni le chien dont l'Olympe brille,
En bon sens ne l'égalent pas :
Il démêle un sot de cent pas,
Le poursuit, l'aboie et le pille.
Ah! pour le repos de nos jours
Que n'avons-nous un tel secours

Contre un tas de grimauds dont Parnasse fourmille ! »
A ces mots, d'Apollon le courroux s'apaisa.
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le caressa,
Et, malgré l'humble remontrance
De messieurs les auteurs, il l'immortalisa.
« Je t'affranchis des lois de la sourde déesse,
Dit-il à ce chien précieux ;
Demeure en ces aimables lieux
Dans une éternelle jeunesse.
Connoissant ta capacité,
Je commets à tes soins notre tranquillité ;
Au pied du mont sacré je t'assigne une place.
Par le mérite faux garde d'être surpris ;
Et, quelque terrible menace,
Quelque prière qu'on te fasse,
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris.
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chansons croit emporter le prix ;
Et pour ces demi-beaux esprits
Sois le Cerbère du Parnasse. »
Ce discours prononcé, les neuf savantes Sœurs
De mon heureux chien s'approchèrent,
Et, pour lui décerner les suprêmes honneurs,

Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portèrent,
Trois fois en marmottant dans ses eaux le plongèrent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale;
Et l'on vit, d'une ardeur égale,
A ce chien, nouveau dieu, dresser plus d'un autel,
Qu'encensent vainement l'audace et la cabale.
Fidèle aux ordres d'Apollon,
Nuit et jour du sacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiseurs d'acrostiches,
D'équivoques, de vers obscurs,
De vers rampans et de vers durs;
A ceux dont tous les hémistiches
Sont pleins de médisance ou pleins de mots impurs.
Par ses soins on jouit du repos et de l'ombre
Nécessaires pour bien penser.
Les bons auteurs sont en si petit nombre
Qu'ils ne peuvent embarrasser.
En vain le vieux Lysis lui dit d'un ton superbe :
« Je suis des amis de ....;
Vous devez me laisser passer. »
En vain, dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin, d'une voix vive et forte,
Allègue de vieux droits par le bon sens détruits.

« O siècle ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pu faire Aristote,

. . . .

Ne me donnent que des douleurs!
Quelle étoile funeste à mon destin préside?
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs?
C'est une bête qui décide
Des bons et des mauvais auteurs. »
Après lui, l'ignorant Timandre
Vient tenter l'aventure, aidé du dieu Bacchus,
Et veut contre mon chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelque esclandre.

. . . .

A MLLE DE LA CHARCE

Pour la fontaine de Vaucluse

Quand vous me pressez de chanter
Pour une fontaine fameuse,
Vous avez oublié que je suis paresseuse;
Qu'un simple madrigal pourroit m'épouvanter;
Qu'entre une santé languissante
Et d'illustres amis par le sort outragés,
Mes soins sont toujours partagés.
Par plus d'une raison, devenez moins pressante,
Daphné; vous ne savez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que, toujours insensible,
Je vous décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verts,
Une source orgueilleuse et pure,
Dont l'eau sur cent rochers divers,
D'une mousse verte couverts,

S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondissans sur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.
De ce fameux désert la beauté surprenante,
Que la nature seule a pris soin de former,
Amusoit autrefois mon âme indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle su charmer!
Cet heureux temps n'est plus : languissante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du soin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertissement.
Je passe tout le jour dans une rêverie
Qu'on dit qui m'empoisonnera.
A tout autre plaisir mon esprit se refuse;
Et, si vous me forcez à parler de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.

Je laisserai conter de sa source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour, et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon âme enflammée :
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux

Que Laure tendrement aimée
Et Pétrarque victorieux.

Aussi bien de Vaucluse ils font encor la gloire;
Le temps, qui détruit tout, respecte leurs plaisirs;
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les zéphyrs,
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les transports
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond où, sans autres témoins
Que la naïade et le zéphire,
Laure sut, par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
On sent s'élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle :
Ce fertile vallon dont on a tant vanté
        La solitude et la beauté
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,
    Les rossignols, les serins, les pinsons,
        Répéter sous son vert ombrage
        Je ne sais quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,
        L'un avec l'autre est confondu ;
        Et l'âme à peine peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mélange inspire.
        Quel charme est ici répandu !
A nous faire imiter ces amans tout conspire.
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés
        Enflamment l'air qu'on y respire ;
        Et les cœurs qui se sont sauvés
        De son impitoyable empire
        A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle
        Ne peut m'occuper un moment :

Les restes précieux d'une flamme si belle
Font de mon jeune cœur le seul amusement.
Ah! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure,
Et qu'à parler sincèrement,
Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de son illustre amant!

ÉPITRE DE TATA

Chat de Madame la marquise de Montglas

A GRISETTE

Chatte de Madame Des Houllières

J'ai reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement;
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agrément!
Jamais chatte ne fut si belle;
Jamais chatte ne me plut tant,
Pas même la chatte fidèle
Que j'adorois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse,
Me parlez-vous de bonne foi?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi?
Hélas! que n'êtes-vous sincère!

Que vous me verriez amoureux!
Mais je me forme une chimère :
Puis-je être aimé? puis-je être heureux?
Vous dirai-je ma peine extrême?
Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.
Épargnez-moi le récit douloureux
De ma honte et de sa vengeance.
Plaignez mon destin rigoureux :
Plaindre les maux d'un malheureux
Les soulage plus qu'on ne pense.
Ainsi je n'ai plus de plaisirs.
Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite
En perdant mes désirs :
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA

Comment osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour, c'est mal débuter,
Et je ne sais que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
« Ha ! fi ! diroient nonchalamment
Un tas de chattes précieuses,
Fi, mes chères, d'un tel amant ! »
Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs penchés sont les plus amoureuses.
Malheur chez elles aux matous
Aussi disgraciés que vous !
Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,
Je vous quitte aisément des solides plaisirs ;
Faisons de notre amour un plus galant usage :
Il est un charmant badinage
Qui ne tarit jamais la source des désirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttières,

Où, soit dit en passant, je n'ai jamais été :
Je suis de ces minettes fières
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Hélas ! ce fut par là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adresse,
Votre incomparable maîtresse.
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connoître,
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé par d'agréables vers
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicatesse :
Écrire bien n'est pas notre talent.
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'alarmer ?
Vous y verrez que je vous aime :
C'est assez pour qui sait aimer.

BLONDIN

Chat des Jacobins de la rue Saint-Honoré

A SA VOISINE GRISETTE

Sur les rimes de la pièce précédente

Je ne veux point vous en conter.
Dans le fracas que vous faites,
Je n'ai pas de quoi débuter
Assez bien pour vous plaire, et me faire écouter
Des chattes comme vous, friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalamment;
Vos heures vous sont précieuses :
Il vous faut bien un autre amant.
Vous miaulez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuses;
Enfin, vos voisins les matous
Sont un peu trop sobres pour vous.

En vain vous affectez dans vos vers un air sage.
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs :
C'est en ne mettant plus les plaisirs en usage;
C'est en quittant le badinage
Sans en conserver les désirs.
On se perd bien souvent sans courir les gouttières.
Oui, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été ;
Vous suivez en ce point les prudes et les fières;
Mais de tant de matous de toutes les manières,
Qu'on vous cherche avec soin, votre cœur est tenté.
C'est là ce qui vous gâte, à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.
Imitez, imitez votre illustre maîtresse,
Qui n'aima jamais un moment.
A son cœur, noble et grand autant qu'un cœur peut l'être,
L'Amour n'ose espérer de se faire connoître.
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naître
Lui donna le talent de la prose et des vers.
Elle a mille charmes divers;
Une tendre langueur, une aimable tristesse,
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin et galant;
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.
Le bel esprit n'est pas son seul talent :

Elle est la complaisance, elle est la bonté même,
Mais il ne faut pas l'alarmer :
La louange et l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.
Bien heureux le matou qu'elle voudroit aimer !

DOM GRIS

Chat de Madame la duchesse de Béthune

A GRISETTE

Grisètte, savez-vous qui vous parle d'amour,
Qui vous cherche depuis un jour?
C'est un chat accompli, plus beau qu'un chat d'Espagne,
Un chat qu'incessamment la fortune accompagne,
Qui se fait admirer des chattes de la cour.
Voilà ce qu'il vous faut; non pas ce chat sauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des plaisirs,
Qui ne sauroit, au plus, aller qu'au badinage,
Qui ne pourroit jamais contenter vos désirs,
Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.
Ce n'est pas, après tout, qu'il ne puisse amuser,
Qu'il ne soit propre à quelque chose;
Comme de feu Bertaut on pourroit en user.
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repose,
Quoi que vous en disiez, on ne vous croira pas.
Pour vous croire une chatte à si maigres ébats,

Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde ?
Sur vos peu de besoins ? Vous vous moquez du monde ;
A d'autres ! c'est trop loin pousser le précieux.
Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule.
Aussi bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.
Gardez pour ces jeunes chatons
Qui ne vont encor qu'à tâtons
D'une fausse vertu le rusé préambule ;
Ne tournez point en ridicule
Ces fi, ces airs nonchalans
Qui cachent quelquefois des désirs violens.
Loin de les condamner, je blâme les manières
Des chattes qui d'abord nous disent miaou.
Depuis que pour la cour j'ai quitté les gouttières,
Je méprise beaucoup un procédé si fou.
Tout matou que je suis, j'ai l'âme délicate,
Je veux qu'en certain temps on donne de la patte,
Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou.
Mais de faire la chattemite,
D'affecter comme vous un minois sérieux,
Tandis que nous savons qu'Amour vous sollicite,
Et qu'à de certains chats vous faites les doux yeux ;
Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime mieux

Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi dessus un autre pié,
Si vous voulez longtemps garder votre conquête.
Je suis un coureur de clapié.
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.
Adieu jusqu'au premier sabbat;
C'est là que j'attendrai réponse à cette lettre,
Et que vous connoîtrez, si je livre combat,
Que je sais plus tenir que je ne sais promettre.

MITTIN

Chat de Mademoiselle Bocquet

A GRISETTE

Grisette, vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les minettes trop amoureuses.
C'est un bruit que la gloire suit,
Et que font en tout temps les chattes précieuses.
Ce bruit est venu jusqu'à moi;
Il a troublé ma solitude.
Je vivois libre, exempt de l'amoureuse loi,
Et je sens de l'inquiétude.
Il me revient de tous côtés
Que vous avez cent rares qualités.
On dit que vous avez le regard doux et tendre,
Et que, pour en faire comprendre
La charmante douceur et le brillant éclat,
Vous n'avez pas des yeux de chat.
On dit que la nature, adroite et bienfaisante,

Vous a fait de sa main une robe luisante
D'un petit-gris beaucoup plus fin
Que le petit-gris de lapin;
Que vous savez, avec cent tours d'adresse,
Chasser les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux et d'agréables nuits
A votre savante maîtresse.
On vous voit quelquefois, d'un manège léger,
Sauter, bondir et voltiger,
Et quelquefois, en galante minette,
Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir,
Prendre plaisir à vous y voir,
Y consulter vos traits en illustre coquette,
En chatte d'importance, et non pas en grisette.
Vous n'avez rien de brutal et de bas.
On ne vous vit jamais souiller vos pattes
Innocentes et délicates
Du sang des souris et des rats.
En amour vous avez les plus belles manières;
Vous n'allez point, par des cris scandaleux,
Promener sur les toits la honte de vos feux,
Ni vous livrer aux matous des gouttières.
Par un tendre miaulement
Vous expliquez votre tourment;

Et vous savez si bien, dans l'ardeur qui vous presse,
Toucher votre illustre maîtresse,
Qu'elle prend soin de vos plaisirs
Et d'un digne galant régale vos désirs.
J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans appas, de vos tendres amours.
On n'en dit que trop, dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Grisette, quand je voi
Tant d'appas, tant d'amour, qui ne sont pas pour moi.
Je sens que le bruit que vous faites
Allume dans mon cœur des passions secrètes,
Que, dans tout le pays des plus tendres matous,
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il est temps enfin de mettre en évidence
Et mes talens et mes exploits :
Ma solitude et mon silence
M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je suis un chat des mieux appris.
C'est trop languir dans une vie obscure ;
Et, comme enfin la nuit tous chats sont gris,
Il faut mettre au jour ma figure.
J'ai la mine assez haute et l'air fort glorieux ;

Tant d'éclat brille dans mes yeux
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des astres ou des chandelles.
Je ne suis point sujet aux fâcheux accidens
Où tombent les chats imprudens :
Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage ;
Et je ne fis jamais aucun mauvais usage
De mes griffes ni de mes dents.
Quoique mon sérieux marque trop de sagesse,
Et me donne tout l'air d'un sévère docteur,
Quand il faut plaire à ma maîtresse,
Je suis badin, je suis flatteur ;
Je la baise, je la caresse,
Et la plus enjouée et brillante jeunesse
L'est bien moins que ma belle humeur.
Savez-vous de quel air discret et raisonnable
J'ai ma part dans un bon repas ?
J'appuie adroitement ma patte sur le bras
De ceux qui sont assis à table.
Si leur faim est inexorable,
Ma faim ne se rebute pas ;
Et, d'un air toujours agréable,
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats,

Qu'à la fin il me rend d'une main libérale.
Enfin, quoique je sois un chat des mieux nourris,
Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale.
Nul matou mieux que moi ne chasse dans Paris;
Et je prétends qu'un jour mon amour vous régale
D'une hécatombe de souris.

REGNAULT, CHAT DES A.......

A GRISETTE

Je ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite;
Mais c'est pour vous parler de mes exploits divers
Qu'avec tant de matous je m'érige en poète.
Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite;
Mais moi, qui jour et nuit mets des chattes aux fers,
N'en déplaise aux matous, je vous apprends, Grisette,
Que je fais des chatons mieux qu'ils ne font des vers.

RÉPONSE DE TATA

A GRISETTE

Grisette, avec raison je suis charmé de vous;
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous.
Jamais, à ce qu'on dit, chatte ne fut mieux faite;
Mais, ceci soit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette?
Vous pouvez l'avouer sans paroître indiscrète :
Le mal n'est pas grand en effet;
Et, s'il faut tout dire, Grisette,
Moi-même, franchement, je suis un peu coquet
Malgré la perte que j'ai faite.

On peut bien sans amour écrire galamment
Quand on a, comme vous, tant de belles lumières;
Mais, croyez-moi, pour parler savamment,
Surtout en certaines matières,

Il faut avoir fréquenté les gouttières.
On ne devient pas habile autrement.

Après tout, c'est une foiblesse
A nous de n'oser coqueter :
Sur ce point pourquoi nous flatter?
Les matous coquettent sans cesse;
C'est là leur vrai talent : à quoi bon le cacher?
Il n'est point de chatte Lucrèce,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce :
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons, cherchons à nous plaire,
Puisque le sort le veut ainsi.
En un mot, aimons-nous, nous ne saurions mieux faire :
Vous avez de l'esprit, j'en ai sans doute aussi;
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger;
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage,
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage :
Car, s'il est vrai que vous soyez si sage,
Je n'aurois pu vous engager.

Ah ! vous m'entendez bien ; mais changeons de langage,
Je pourrois vous désobliger.

Eh bien, ma chère Grisette,
Établissons un commerce entre nous ;
Foi de matou, vous serez satisfaite
Des respects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres matous;
Quand je pense établir une amitié parfaite
(Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous),
Pourquoi m'appelez-vous coquette?
La réprimande est indiscrète;
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.
Est-ce sur le nom de Grisette
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite.

Quoi! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières,
Falloit-il assurer qu'on ne peut savamment
Parler sur certaines matières

Sans avoir couru les gouttières ?
Chats connoisseurs en jugent autrement.

Mais, quand même on auroit quelque douce foiblesse,
Est-ce avec vous, hélas ! qu'on voudroit coqueter ?
Vous aimez trop à vous flatter ;
Il est temps que votre erreur cesse.
Elle m'outrage enfin : pourquoi vous le cacher ?
S'il n'est point de chatte Lucrèce,
Il n'est point de Tarquin, Tata, de votre espèce :
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat comme vous se propose de plaire,
Il devroit en user ainsi :
Des jaloux soupçons se défaire,
Et de ses airs grondeurs aussi ;
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire : « Morbleu ! j'enrage. »
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être sage ;
Et souvent par dépit on se peut engager

A quelque bagatelle au delà du langage.
Ceci soit dit encor sans vous désobliger.

Adieu, Tata : foi de Grisette,
Mais de Grisette comme nous,
Je ne suis pas plus satisfaite
De votre lettre que de vous.

GRISETTE

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE

QUI FAISOIT SEMBLANT DE CROIRE QUE MADAME DES HOULLIÈRES AVOIT FAIT UN MAUVAIS RONDEAU QUI COUROIT LE MONDE.

ÉPITRE

De ma maîtresse aujourd'hui
J'ai reçu mille rudesses,
Elle de qui mes caresses
Soulageoient toujours l'ennui.
Triste de ma destinée,
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée
A ce qui l'a chagrinée ;
Et ce soir je l'ai trouvé.
Sans qu'elle m'ait aperçue,
J'ai sauté dessus son lit.
Écoutez bien le récit

De l'état où je l'ai vue.
Tantôt elle pâlissoit,
Tantôt elle rougissoit,
Parloit sans être entendue
Comme une femme éperdue,
Et souvent vous maudissoit.
« Ah ! disoit-elle en colère,
Quel sort au mien est égal ?
Eh quoi donc ! ce maréchal,
Dont l'estime m'est si chère,
Peut penser que j'écris mal ?
Mes vers ne lui plaisent guère.
On doit se tenir pour dit
Que les vers font sur l'esprit
Une impression légère,
Quand des ouvrages qu'on lit
On s'abuse au caractère.
Si je tenois l'animal,
Auteur du rondeau fatal
Dont le maréchal m'accuse,
Je lui ferois, foi de muse... »
Dans ce bel endroit les pleurs,
Que de si justes douleurs
A grands flots lui font répandre,

Interrompirent le cours
De ce terrible discours.
Et moi, vite de descendre
A dessein de m'en aller,
En chatte fidèle et tendre,
Brusquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inspire
Contre de tels attentats!
Mais, par malheur, bien écrire
N'est pas le talent des chats.
Finissons donc cette lettre;
Tâchons seulement d'y mettre
Que le zèle ardent et prompt
Que je sens pour ma maîtresse
A son chagrin m'intéresse
Jusqu'à venger son affront.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me serve comme chatte,
Ou comme les hommes font,
N'allez pas, d'un air de mépris,
Négliger de répondre à ma mauvaise lettre.
Vous n'êtes pas, Seigneur, le seul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.

Les bêtes comme moi valent les beaux esprits :
D'elles on peut tout se promettre.
Vous le verrez, Seigneur, si jamais vous allez
Triompher sur les flots salés.
Alors, bien loin d'être contente
De répandre en tous lieux votre gloire présente,
Je saurai rappeler les périlleux endroits
Où cent lauriers cueillis parèrent votre tête,
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête
Qui d'Amarille est le foible et le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains messieurs dont par prudence
Je ne dis pas ce que je pense.

ÉPITRE DE COCHON

Chien de M. le maréchal de Vivonne

A GRISETTE

Eh quoi ! Grisette, a-t-on pu croire
Notre esprit assez de travers
Pour penser que de méchans vers
Soient sortis de votre écritoire?
Vous connoissez, ma foi, bien mal
Mon gros crevé de maréchal.
Votre injuste soupçon avec raison nous pique.
De votre Amaryllis nous savons les talens,
Et que la plus mordante et sévère critique
Ne lui pourra jamais faire sentir ses dents.
Votre injuste soupçon nous tue;
Mon maître en étoit offensé;
Et son âme jamais n'en seroit revenue
Si votre patte n'eût tracé
L'épître qu'il a reçue.
Vos vers dissipent ses ennuis;

Depuis qu'il les a lus, il rit, il cause, il chante;
Pour me les réciter, il me cherche où je suis;
Il passe sur mon dos une main caressante.
Il m'a paru toujours depuis
L'esprit libre et l'âme contente.
Je n'en suis point surpris, et je suis enchanté
D'avoir entendu les merveilles
Que de Grisette il m'a conté.
Il fit jadis sa cour à vos pareilles
Avec assiduité;
Et, laissant là Cloris, Amarante et Silvie,
De Grisette en Grisette il a passé sa vie,
Même aux dépens de sa santé.
Ah! qu'il me seroit doux,
Ma chère Grisette, ma mie,
D'établir promptement un commerce avec vous,
Pour voir bientôt entre nous
Notre vieille haine amortie!
Que de matous
Seront jaloux,
Si nous forçons les lois de notre antipathie!
Vivons heureux, aimons-nous,
Grisette,
Vivons heureux, aimons-nous;

Dans quelque gouttière secrète
J'irai miauler avec vous.
Vivons heureux, aimons-nous,
Grisette,
Vivons heureux, aimons-nous.

RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON

C'est prendre assez bien ses mesures,
De venir conter ses raisons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les chiens des petites-maisons,
Vous mériteriez bien d'en essuyer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'est donc rien, à votre compte,
Que de fâcher bêtes et gens?
Mais peut-être un espoir vous flatte.
Fondé sur le déréglement
Qui dans les mœurs du siècle éclate,
Vous pensez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant:
Quoique vous soyez chien et quoique je sois chatte,
Vous vous abusez lourdement;
Quand du Chien dont l'Olympe brille,
Quand du chien qui jappe là-bas

Vous auriez en vous seul rassemblé les appas,
A la moindre peccadille
Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois, rien ne me persuade.
Je sacrifie et votre lettre et vous
Au plus amoureux des matous
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.
Quittez donc le dessein que vous avez conçu
De troubler le repos des miaulantes familles;
Ne vous y trompez pas, vous y seriez reçu
Comme un chien dans un jeu de quilles.
Que votre illustre maréchal
Est étonné de voir une grisette
Si peu sensible à la fleurette!
Qu'il ne m'en veuille point de mal
S'il les avoit trouvé toutes aussi sévères;
Si, comme vous, on l'avoit rebuté,
Il n'auroit point connu de l'amour irrité
Les plus redoutables mystères.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une chatte et précieuse et prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez messieurs les humains cette excuse est d'usage.

Le bienheureux nom d'impromptu,
Parmi les sots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un ouvrage.
Bonjour, le plus gras des toutous :
Si, par hasard, mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre et constante.
C'est tout ce que je puis pour vous ;
Sinon, je suis votre servante.

RÉPONSE DE COCHON

A GRISETTE

Est-ce donc là l'impression
Que sur ton cœur fait ma flamme naissante?
Vraiment je te trouve plaisante
De rebuter ma passion.
Maltraite-t-on ainsi, petite suffisante,
Un chien de ma condition?
Grisette, tu n'en es pas digne ;
Cherche à ton gré des favoris.
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui suis beau, blanc comme un cygne,
Et qui descends de père en fils
De la race cynique en droite ligne,
Et qui me puis aussi dire, sans vanité,
Le symbole vivant de la fidélité.
Mais j'aurois beau dire et beau faire,
C'est inutilement
Qu'un amant

Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner
Contre une amour infortunée?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta mauvaise destinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.
Va sur les toits après tes miauleurs
Faire un sabbat de tous les diables;
Qu'on entende partout les hurlantes clameurs
De tes noces épouvantables;
Que tes désirs soient satisfaits;
Vis heureuse et contente,
Et laisse en paix
Désormais,
Libre dans ses ressorts, la machine aboyante.
Écris-moi seulement quelque lettre galante :
Car tes vers, à mon gré, brillent de si beaux traits
Que tous mes esprits ils enlèvent;
Il paroît bien, quand Phœbus les a faits,
Que les trois Grâces les achèvent.
Voilà te louer assez bien,
Et ce ne sont pas là des louanges de chien.
Mon brillant maréchal, dans une paix profonde,
Éloigné de tout embarras,

Mène nonchalamment une vie assez ronde,
Lui, dont l'héroïque bras,
En tant de furieux combats,
S'est signalé sur la terre et sur l'onde ;
Et ce héros qui suit Neptune pas à pas,
En qui tant d'embonpoint et tant d'esprit abonde,
A qui tu reproches tout bas,
D'une pudeur qui n'a point de seconde,
Le cuisant souvenir de ses tendres ébats,
Est maintenant l'homme du monde
Le moins surpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON

On auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,
Que vous êtes sorti de la race cynique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En est une preuve authentique.
Vous ne mordez pas mal: pour vous rien n'est sacré;
Devant vous rien ne trouve grâce.
Vous déchirez tout; et, malgré
De vingt siècles le long espace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il soit véritable ou qu'il soit apocryphe,
Que vous soyez des descendans
De ces philosophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaise griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,
Si vous vouliez bien vous défaire

De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrois avec vous quelquefois m'amuser.
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :
Je m'en vais vous désabuser.
Si pour aïeux vous comptez Diogène,
Cratès et tous les autres chiens,
Moi, que vous méprisez, je compte pour les miens
Tous les dieux dont la Fable est pleine.
Quand les Titans audacieux
Risquèrent follement d'escalader les cieux,
Le dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du succès d'une insolente guerre,
Voulut que déesses et dieux
Quittassent le ciel pour la terre,
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays, l'Égypte fut choisie.
Là, sous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids museaux,
Se cachèrent un temps les buveurs d'ambroisie.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;
Une chatte fut la figure
Que prit la reine des Amours.
Et, comme elle est bonne princesse,

Pour éviter l'oisiveté,
Elle contenta la tendresse
D'un jeune chat épris de sa beauté,
Tant qu'enfin la belle déesse
Fit des chatons en quantité.
C'est de cette source divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,
Doit se piquer de qualité?
Ce discours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre esprit : vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais est-il à vous seul, cet esprit qui sait plaire,
Et ne devez-vous point à votre secrétaire
Tant de brillans endroits si finement trouvés?
Entre nous, Cochon, je soupçonne
Qu'un tel secrétaire vous donne
Plus d'esprit que vous n'en avez.
Je connois son tour, ses manières,
Vives, charmantes, singulières.
Apollon ne fait pas des vers plus élevés.
Pour moi, je n'ai que mes seules lumières;
Je vous l'apprends, si vous ne le savez,
Et que je ne cours point les toits ni les gouttières;

Jamais cris aigus, scandaleux,
Ne sont sortis de ma modeste gueule :
Lorsque l'amour me fait sentir ses feux,
Ce n'est qu'à ma maîtresse seule
Que j'ose confier mes secrets amoureux.
Alors, sensible aux tourmens que j'étale,
D'un chat digne de moi sa bonté me régale.
Cela s'appelle-t-il un destin malheureux?
Si ce maréchal qui vous aime
Vouloit pour vous faire de même;
Si ce véritable héros,
Qui seul a plus d'esprit et de valeur que trente,
Lorsque l'amour trouble votre repos,
Offroit à vos désirs une chienne charmante,
On ne vous verroit point réduit
A la nécessité d'idolâtrer sans fruit
Une maîtresse égratignante.

RÉPONSE DE COCHON

A GRISETTE

Grisette, enfin je vois qu'en t'écrivant
Il faut, pour assembler les choses recherchées,
Feuilleter de l'esprit le calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau savant,
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.
Mon maître m'encourage au dessein que j'ai pris.
Il est le dieu de l'harmonie;
Je sens déjà que son divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru du beau feu qui partout l'environne,
De son esprit brillant, de son savoir profond,
Je ne craindrois pas même Apollon en personne,
Avec un tel second.
Je laisse loin de moi ces plumes triviales
Sans art et sans vigueur,
Écrivains doucereux de sornettes morales
Qui nous font mal au cœur.

Je ne vois qu'une illustre chatte
Qui mérite l'encens des plus fameux esprits,
En qui tant de finesse éclate
Qu'elle sera toujours l'ornement de Paris.
En un seul point elle se flatte,
Quand, par des chemins inconnus
Dont on ne peut trouver ni vestige ni trace,
D'un long ordre de chats descendus de Vénus
Elle nous compose une race,
Et va puiser bizarrement
Sa belle généalogie
Dans la basse mythologie,
Sans savoir par où ni comment.
C'est en vain qu'elle nous étale
Tous ces aïeux vénériens,
Et fait sonner si haut sa déité de balle.
Hé ! depuis quand les chats disputent-ils aux chiens
Leur noblesse, que rien n'égale?
Ne descendons-nous pas du dieu cynocéphale
Adoré des Égyptiens?
Modère ton essor, ma petite déesse,
Ne songe plus aux sylphes fabuleux,
Et sache que souvent un Peau-d'Ane amoureux
Se rencontre de notre espèce,

Et qu'il est quelquefois chien et chat comme nous.
Qui ne sait que ces dieux, dont ton orgueil se pique,
Se sont changés en corbeaux, en hibous,
En chats-huans et loups-garous,
Prenant un surtout fantastique?
Que les plus beaux objets en furent abusés?
Car, dans le carnaval de ces dieux déguisés,
Leur mascarade est toujours prolifique.
Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit,
Dans la gigantesque aventure,
Que Vénus d'une chatte emprunta la figure?
Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,
Cette ingénieuse imposture.
Pour moi, je suis cloué réellement
A l'écharpe du firmament;
Placé près des cercles polaires,
Je règne souverainement
Dans mes terres caniculaires.
Ministre du grand Bélial,
Qui préside aux royaumes sombres,
Je suis au séjour infernal
Le terrible portier des ombres.
Et, pour te dire enfin mon nom
D'une façon encor plus claire,

On me nomme au ciel Procyon,
Et dans les enfers Cerbère.
Tu vois comme sans fiction,
Et sans le faux secours de la métamorphose,
Je prouve ma condition
Par une vraie apothéose.
Jamais sur l'étoilé lambris
Du lumineux Olympe,
Pour y guetter de célestes souris,
Nul chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,
Quand il seroit descendu de Cypris.
Grisette enfin, ô reine des grisettes !
De grâce, laissons là nos ancêtres pourris.
Crois-moi, sans eux tu vaux ton prix;
Et, sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un cœur de tes charmes épris
Te conte quelquefois de jappantes fleurettes.

RÉPONSE DE GRISETTE
A COCHON

Jamais chien n'eut tant de savoir,
Jamais chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites voir :
Veuillent les immortels, auteurs de ma naissance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir !
Ils exaucent mes vœux, et déjà je commence
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours :
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu qui m'auroit pu coûter mon innocence.
Oui, je remarque en vous un défaut furieux :
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux ?
Il vous seroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,
Que de puiser votre noblesse
Dans la source du sang des dieux,
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Est de traîner d'illustres noms,

Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maisons
Dont l'antique histoire est remplie.
Découvrent-ils des noms plus grands ?
Un fourbe généalogiste
D'eux à ces noms trouve une piste.
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens:
Chez eux l'orgueil les donne, et non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;
Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Hoziers chez les chiens.
A peu près voilà votre histoire.
Hier cynique, aujourd'hui dieu,
Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde noire,
Et sur terre en troisième lieu.
Cela n'est pas facile à croire.
Quoi ! vous seriez tout à la fois
Le grand chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid chien à la triple voix,
Le gros chien dont je fais scrupule
D'écouter les tendres abois ?
Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,
Pour croire qu'un chien en soit trois ?
Lorsque je vous contai la galante aventure

Qu'eut Vénus sur les bords du Nil,
Je n'eus point, comme vous, recours à l'imposture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
Je sors de la mère des Grâces.
Quelle preuve vous en faut-il ?
Passons-nous des contrats qui des premières races
Jusqu'à nous conservent les traces ?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la seule mythologie.
Quel livre est plus digne de foi
Qu'un livre qui contient en soi
La première théologie ?
Si, parmi les célestes feux
Qui règlent le sort de chaque être,
On voit votre espèce paroître,
N'en soyez pas plus orgueilleux.
L'âne de l'ivrogne Silène,
Le bouc sale et puant, le scorpion hideux,
Et mille autres monstres affreux,
Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait cru la cervelle assez saine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les dieux ont fait pour nous ?

Jadis un jeune fou possédoit une chatte
Pour qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour ;
Il ne se passoit pas un jour
Qu'il ne baisât cent fois et sa gueule et sa patte.
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit;
Et, comme il faut quelque autre chose,
Ce pauvre amant se vit réduit
A demander aux dieux une métamorphose.
Il n'épargna ni soins, ni pleurs, ni revenus,
Pour se rendre Vénus propice;
Le célèbre temple d'Érice
Fuma de plus d'un sacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour sa bizarre flamme,
De sa chatte fit une femme.
N'allez pas, en chien ignorant,
Croire encor que j'impose à la belle déesse :
De l'honneur fait à mon espèce,
Je donne Ésope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle ;
Finissons, Cochon, j'y consens,
Une si fameuse querelle.
Soyez pour moi tendre et fidèle.
Malgré les dieux, je cède au trouble que je sens.

Que les galans propos, que les jeux innocens
Naissent chez nous d'une tendresse
Que ne soutiendra point le commerce des sens.
Allons ensemble, allons sans cesse
Cueillir aux rives du Permesse
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce maître incomparable
Dont le divin génie embellit vos discours,
Et laissons dans le monde un souvenir durable
De nos singulières amours.

ÉPITRE CHAGRINE

*A Mademoiselle ****

Quel espoir vous séduit? quelle gloire vous tente?
Quel caprice? à quoi pensez-vous?
Vous voulez devenir savante :
Hélas! du bel esprit savez-vous les dégoûts?
Ce nom jadis si beau, si révéré de tous,
N'a plus rien, aimable Amarante,
Ni d'honorable ni de doux.

Sitôt que, par la voix commune,
De ce titre odieux on se trouve chargé,
De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,
Suffit qu'en bel esprit on vous ait érigé,
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune

Je sais bien que le Ciel a su vous départir
Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance;
Que, sans espoir de récompense,

Vous ne travaillerez que pour vous divertir.
C'est un malheur de moins ; mais il en est tant d'autres
Dont on ne peut se garantir
Que je vous verrai repentir
D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.
Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
Et de pédans et de poètes,
Qui vous fatigueront, avec un front serein,
Des sottises qu'ils auront faites?

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,
Qui sait à peine lire et qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide?
Un esprit de malignité
Dans le monde a su se répandre;
On achète un bon livre afin de s'en moquer :
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Personne ne lit pour apprendre ;
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez; vous croyez ma frayeur chimérique,
L'amour-propre vous dit tout bas
Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas
Du plus rude censeur redouter la critique.

Eh bien! considérez que, dans chaque maison
Où vous aura conduit un importun usage,
Dès qu'un laquais aura prononcé votre nom :
« C'est un bel esprit, dira-t-on,
Changeons de voix et de langage. »
Alors, sur un précieux ton,
Des plus grands mots faisant un assemblage,
On ne vous parlera que d'ouvrages nouveaux;
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense;
En face, on vous dira que les vôtres sont beaux,
Et l'on poussera l'imprudence
Jusques à vous presser d'en dire des morceaux.
Si tout votre discours n'est obscur, emphatique,
On se dira tout bas : « C'est là ce bel esprit?
Tout comme une autre elle s'explique;
On entend tout ce qu'elle dit. »

Irez-vous voir jouer une pièce nouvelle?
Il faudra pour l'auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout, mines, gestes, regards;
Et, si sa pièce n'est point belle,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle,
Et de sa colère immortelle
Il vous faudra courir tous les hasards.

« Mais, me répondrez-vous, sortez d'inquiétude ;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :
Je me déroberai sans peine à ces malheurs
En évitant la folle multitude. »

Il est vrai; mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la cour le bel esprit attire ?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant l'air qu'on y respire
Est mortel pour les gens qui se mêlent d'écrire.
A rêver dans un coin on se trouve réduit.
Ce n'est point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura semé le bruit
Que vous savez toucher la lyre,
Hommes, femmes, tout vous craindra,
Hommes, femmes, tout vous fuira,
Parce qu'ils ne sauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-dessus des travers
Qui ne peuvent souffrir d'excuses :
Ils pensent, quand on a commerce avec les Muses,
Qu'on ne sait faire que des vers.

Ce que prête la fable à la haute éloquence,

Ce que l'histoire a consacré,
Ne vaut jamais rien à leur gré :
Ce qu'on sait plus qu'eux les offense.

On diroit, à les voir, de l'air présomptueux
Dont ils s'empressent pour entendre
Des vers qu'on ne lit point pour eux,
Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
Bien souvent, sans les écouter,
Plus souvent, sans y rien comprendre,
On les voit les blâmer, on les voit les défendre.
Quelques faux brillans bien placés,
Toute la pièce est admirable.
Un mot leur déplaît ; c'est assez :
Toute la pièce est détestable.

Dans la débauche et dans le jeu nourris,
On les voit avec même audace
Parler et d'Homère et d'Horace,
Comparer leurs divins écrits,
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractères,
Si connus et si différens;
Traiter des ouvrages si grands

De badinages, de chimères;
Et, cruels ennemis des langues étrangères,
Être orgueilleux d'être ignorans.

Quelques seigneurs restés d'une cour plus galante
Et moins dure aux auteurs que celle d'aujourd'hui
Sont encore, il est vrai, le généreux appui
De la science étonnée et mourante.
Mais pour combien de temps aurez-vous leur secours?
Hélas! j'en pâlis, j'en frissonne :
Les trois fatales Sœurs, qui n'épargnent personne,
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors? Vous rougirez, sans doute,
De tout l'esprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que personne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée:
Le savoir nuit à tout; la mode en est passée :
On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.
De tant de vérités conservez la mémoire;
Qu'elles servent à vaincre un aveugle désir.

Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cause tant de peine, et si peu de plaisir.
Je la connois, et vous pouvez m'en croire:
Jamais dans Hippocrène on ne m'auroit vu boire
Si le Ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir.
Mais, hélas! de son sort personne n'est le maître;
Le penchant de nos cœurs est toujours violent.
J'ai su faire des vers avant que de connaître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous que le Ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conseils, ne l'acquérez jamais.

A MADAME ***

SONGE

Les ombres blanchissoient, et la naissante aurore
Annonçoit dans ces lieux le retour du soleil,
Lorsque dans les bras du sommeil,
Malgré des soins cuisans, je languissois encore,
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il sait ébranler le plus ferme courage,
Dont il sait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raison ayant perdu l'usage,
Je croyois être, Iris, dans un sombre bocage,
Où les rossignols tour à tour
Sembloient me dire en leur langage :
« Vous résistez en vain au pouvoir de l'amour ;
Tôt ou tard ce dieu nous engage.
Ah ! dépêchez-vous de choisir. »
J'écoutois ce tendre ramage
Avec un assez grand plaisir,

Quand un certain oiseau, plus beau que tous les autres,
Sur des myrtes fleuris commença de chanter.
Doux rossignols, sa voix l'emporta sur les vôtres;
Je vous quittai pour l'écouter,
Dieu! qu'elle me parut belle!
Qu'elle s'exprimoit tendrement!
Sa manière étoit nouvelle,
Et l'on rencontroit en elle
Je ne sais quel agrément
Qui plaisoit infiniment.
Pour avoir plus longtemps le plaisir de l'entendre,
Voyant que, sans s'effaroucher,
Cet agréable oiseau se laissoit approcher,
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenois déjà, quand je ne sais quel bruit
Nous effraya tous deux : l'aimable oiseau s'enfuit.
Dans les bois, après lui, j'ai couru transportée;
Et, par une route écartée,
Je suivois son vol avec soin.
Soit hasard, soit adresse,
Malgré ma délicatesse,
Dieux! qu'il me fit aller loin!
Enfin, n'en pouvant plus, il se rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu dessein;

Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe
Que je l'enferme dans mon sein.
O déplorable aventure!
Ce malicieux oiseau,
Qui m'avoit paru si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent;
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait sa nourriture.
Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocens
Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens,
Je souffrois de cruels supplices.
Le traître n'avoit plus sa première douceur;
Et, selon ses divers caprices,
Il troubloit ma raison et déchiroit mon cœur.
Par des commencemens si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devois avoir
Se changeoient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'imposteur.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER

EN LUI ENVOYANT UNE BALLADE

Montausier, dont le cœur ferme, grand et sincère,
Seul dans un siècle corrompu,
Possède, connoît et révère
Le vrai mérite et l'antique vertu;
Souffrez qu'en vos mains je dépose
Les innocens chagrins de mon cœur irrité.
Hé quoi! peut-on souffrir avec tranquillité
Qu'au mépris de ces lois que la tendresse impose,
L'intérêt ou la vanité
Soit en amour le but qu'on se propose?
Mon cœur, de leur pouvoir jaloux,
Ne peut, sans murmurer, voir qu'on leur sacrifie
Ce que la vie a de plus doux,
Et même quelquefois la vie.
De là vient son chagrin, de là vient son courroux.

A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous?
Quel autre, comme vous, de cette erreur commune
A sauvé son cœur aujourd'hui ?
Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui
De ces fiers favoris que la seule fortune
Élève au faîte des grandeurs,
Et que suit lâchement une foule importune
D'esclaves et d'adorateurs?
Qui, comme vous, enfin, des lois de la constance
S'est fait d'inviolables lois?
Loin de voir en vous l'indolence
Qui suit de près la jouissance,
L'hymen n'a rien fait perdre à l'amour de ses droits.
Occupé par ces grands et pénibles emplois,
Au bonheur de l'État si chers, si nécessaires,
Ne vous a-t-on pas vu tendrement alarmé?
Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé?
Et votre âme au-dessus des âmes ordinaires
Ne garde-t-elle pas toujours
Le triste souvenir de vos tendres amours?
Oui, la mort de l'illustre et divine Julie
En vous triomphe tous les jours
Des superbes plaisirs dont la cour est remplie.
Vous seul, épris d'un feu durable autant que beau,

Avez porté l'amour au delà du tombeau ;
Seul aussi vous pouvez comprendre
Et plaindre les ennuis profonds
Que souffre un cœur fidèle et tendre
Dans un siècle où l'amour n'est que dans les chansons.

ÉPITRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE DE LA CHARCE

Eh bien ! quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ? »
M'est venu demander, avec un fier sourire,
Un jeune seigneur qu'on peut dire
Aussi beau que l'Amour, aussi traître que lui.
« Vous gardez un profond silence,
A-t-il repris, jurant à demi-bas ;
Est-ce que vous ne daignez pas
De ce que vous pensez me faire confidence?
Je n'en suis pas peut-être assez digne. » A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel discours pouvois-je lui faire,
Moi qui, dans ce même moment,
Repassois dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle cour la conduite ordinaire?

M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive et sincère
De cent vices auxquels il s'est abandonné?
Non, contre moi le dépit, la colère,
Le chagrin, tout auroit agi;
Mais, quoique mes discours eussent pu lui déplaire,
Son front n'en auroit pas rougi.
Je sais de ses pareils jusqu'où l'audace monte;
A tout ce qui leur plaît osent-ils s'emporter?
Loin d'en avoir la moindre honte,
Eux-mêmes vont en plaisanter.

De leurs déréglemens historiens fidèles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois,
Tant ils ont de mépris pour elles.

Avec gens sans mérite, et du rang le plus bas,
Ils font volontiers connoissance;
Mais aussi, quels égards et quelle déférence
Voit-on qu'on ait pour eux? Hélas!

Ils font oublier leur naissance,
Quand ils ne s'en souviennent pas.

Daignent-ils nous rendre visite?
Le plus ombrageux des époux
N'en sauroit devenir jaloux.
Ce n'est point pour notre mérite;
Leurs yeux n'en trouvent point en nous:
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte;
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une heureuse et sûre découverte,
Se montrer quelques billets doux,
Se dandiner dans une chaise,
Faire tous leurs trocs à leur aise,
Et se donner des rendez-vous.

Si, par un pur hasard, quelqu'un d'entre eux s'avise
D'avoir des sentimens tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise.
Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui fasse, horreurs qu'on ne lui dise,
Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes,

Leur présenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes
Qu'ils ne se pardonnent jamais.
Où sont ces cœurs galans? où sont ces âmes fières?
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegarde, les Bussis,
Les Guises et les Bassompierres?
S'il reste encor quelques soucis
Lorsque de l'Achéron on a traversé l'onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui se passe en ce monde?
Que n'y peuvent-ils revenir!
Par leurs bons exemples, peut-ètre,
On verroit la tendresse et le respect renaître,
Que la débauche a su bannir.
Mais des destins impitoyables
Les arrêts sont irrévocables :
Qui passe l'Achéron ne le repasse plus;
Rien ne ramènera l'usage
D'être galant, fidèle, sage :
Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

A bien considérer les choses,
On a tort de se plaindre d'eux;

De leurs dérèglemens honteux
Nous sommes les uniques causes.

Pourquoi leur permettre d'avoir
Ces impertinens caractères ?
Que ne les tenons-nous, comme faisoient nos mères,
Dans le respect, dans le devoir?
Avoient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'esprit, plus d'adresse?
Ah ! pouvons-nous penser au temps de leur jeunesse
Et sans honte et sans désespoir?
Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe cour
Avoit de galant et d'aimable :
L'esprit, le respect et l'amour
Y répandoient sur tout un charme inexplicable.
Les innocens plaisirs, par qui le plus long jour
Plus vite qu'un moment s'écoule,
Tous les soirs se trouvoient en foule;
Et les transports et les désirs,
Sans le secours de l'espérance,
A ce qu'on dit prenoit naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux temps n'est plus; un autre a pris sa place.
Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité.
Quand ils ne nous font pas une incivilité,
Il semble qu'ils nous fassent grâce.
« Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on fasse?
Si ce désordre n'est souffert,
Regardez quel sort nous menace!
Nos maisons seront un désert. »
Il est vrai; mais sachez que, lorsqu'on les en chasse,
Ce n'est que du bruit que l'on perd.
Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre vide
De médisans, de jeunes fous,
D'insipides railleurs qui n'ont rien de solide
Que le mépris qu'ils ont pour nous?

Oui, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous mépriser.
Si nous étions plus sages et plus fières,
On les verroit en mieux user.
Mais inutilement on traite ces matières;
On y perd sa peine et son temps :
Aux dépens de sa gloire on cherche des amans.

Qu'importe que leurs cœurs soient sans délicatesse,

Sans ardeur, sans sincérité ?
On les quitte de soins et de fidélité,
De respect et de politesse ;
On ne leur donne pas le temps de souhaiter
Ce qu'au moins par des pleurs, des soins, des complaisances,
On devroit leur faire acheter.
On les gâte ; on leur fait de honteuses avances,
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui suit ici nos demi-dieux,
Ne vous plaignez jamais de votre destinée.
Il vaut mieux mille et mille fois
Avec vos rochers et vos bois
S'entretenir toute l'année
Que de passer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.
Des ours et des serpens de vos sombres retraites
Le commerce est moins dangereux.

A M. L'ÉVÈQUE ****

DAMON, que vous êtes peu tendre!
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre,
Et, sans daigner me voir, retourner à la cour!

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidèle?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence.
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,

Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Étoit la principale affaire.
Hélas! d'où vient tant de froideur!
Qu'ai-je fait pour la faire naître?
Ah! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'amour, contre vous, à paraître
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux! qu'est-ce qu'on en diroit?
Évitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonoreroit.
Les sévères lois du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié

Toutes les foiblesses humaines,
Si, pour punir les torts faits à mon amitié,
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamènes!
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas.
Tremblez, Damon, tremblez : la raison des grands hommes,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.
Ce petit dieu malin, au dos chargé de plumes,
Dont le dépit, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs,
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une âme assez forte;
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur.
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant;
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire.

Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts ;
Et toute leur philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi, plus agité que ne le sont les flots
Lorsqu'Éole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne.
Mais de ce dangereux dépit
Ma raison s'est rendue aussitôt la maîtresse :
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse
Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit, dont elle rompt le cours,
Ne cherchez donc point de secours;
Je ne laisserai point à ce guide infidèle
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours;
Que jamais rien ne renouvelle

En vous le souvenir d'une amitié si belle.
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours ;
La tendresse en gémit. Mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.





IDYLLES

LES MOUTONS

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux !
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.

12

Innocens animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;

Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

LES FLEURS

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses !
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse ;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque, pleins d'une ardeur extrême,

On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paraître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas ;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais !
Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,

De travaux, de soucis, de peines;
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX

L'AIR n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses!
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas :
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.

Il est l'âme de l'univers.
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs :
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas! de si douces leçons!
Tous les ans, la nature en vain les renouvelle;
Loin de la croire, à peine nous naissons
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me charmez !
Voulez-vous aimer, vous aimez ;
Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertus ni défauts;
Vous paroissez toujours sous le même plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage :
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.

L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine;
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter.
Cette crainte nous est commune :
Sur notre liberté chacun veut attenter;
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas ! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

LE RUISSEAU

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur:
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source;
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,

Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;
Mille et mille poissons, dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre sort est si doux !
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses ;
Mais, de ces fatales foiblesses,
La plus à craindre, c'est l'amour ;
Ses douceurs mêmes sont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux

Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
Vous et lui jusques à la mer
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreurs et de dissensions
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,
Le Ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes

Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture,
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers,
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature
En vous forçant à jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non, pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien à craindre :

Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal.
On évite de même un ami trop sincère :
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir; personne ne les souffre;
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous; reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez;
Tandis que, pour remplir la dure destinée

Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

LA SOLITUDE

Charmante et paisible retraite,
Que de votre douceur je connois bien le prix!
Et que je conçois de mépris
Pour les vains embarras dont je me suis défaite!
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours!
Dans ces lieux écartés que la nature est belle!
Rien ne la défigure; elle y garde toujours
La même autorité qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des lois l'inutile secoùrs.
Ici le cerf, l'agneau, le paon, la tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle;
Nul bien ne leur est étranger;
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique;
Ils ne se doivent point de respects ni de soins;
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints,
Et d'aïeux éclatans pas un d'eux ne se pique.

Hélas! pourquoi faut-il qu'à ces sauvages lieux
Soient réservés des biens si doux, si précieux?
Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,
Et que vous ne suivez que la seule nature?
Elle est sage chez vous qui n'êtes point contraints
Par une loi bizarre et dure.
Quelle erreur a pu faire appeler les humains
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains!
Que pour se détromper de ces fausses chimères,
Qui nous rendent si fiers, si vains,
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
Avec étonnement j'y vois
Que le plus petit des reptiles,
Cent fois plus habile que moi,
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
A l'active fourmi ressemble?
A voir sa prévoyance, il semble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité,
Et qu'étant au-dessus de la foiblesse humaine,
Elle ne fasse point de cas
De tout ce qu'étale d'appas

La volupté qui nous entraîne.
Quels États sont mieux policés
Que l'est une ruche d'abeilles?
C'est là que les abus ne se sont point glissés,
Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien;
On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire;
Pour les châtier il n'a rien :
Il n'est roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain notre orgueil nous engage
A ravaler l'instinct qui, dans chaque saison,
A la honte de la raison,
Pour tous les animaux est un guide si sage.
Ah! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux sans richesse,
Habiles sans étude, équitables sans lois,
Qu'ils possèdent seuls la sagesse?
Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu
Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse,
Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
Plus d'un art que, sans eux, il n'auroit jamais su.
Innocens animaux, quelle reconnoissance
Avons-nous de tant de bienfaits?

Des présens de la terre, hélas! peu satisfaits,
Nous vous sacrifions à notre intempérance.
Quelle inhumanité ! quelle lâche fureur !
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale et farouche humeur,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse
Le cruel et superbe cœur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare
Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare
Aux ours, aux sangliers, aux loups?
Ils sont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colère
Que lorsque d'un chasseur avide et téméraire
Le fer ennemi les atteint,
Ou que lorsque la faim les presse et les contraint
De chercher à la satisfaire ?
Vaste et sombre forêt, leur séjour ordinaire,
N'est-ce, en vous traversant, que leur rage qu'on craint?
Hélas ! combien de fois cette nuit infidèle
Que vous offrez contre l'ardeur
Dont au milieu du jour le soleil étincelle
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur !
Hélas ! combien de fois, complice
Et de meurtres et de larcins,

A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins
Et d'autres scélérats aux yeux de la justice !
Combien avez-vous vu de fois
Le frère, armé contre le frère,
Faire taire du sang la forte et tendre voix,
Et dans l'héritage d'un père
Par le crime acquérir de légitimes droits !
Parlez, forêts; jadis une de vos semblables
Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :
Quelles fureurs aussi coupables
Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels?
Si quelquefois entre eux une rage soudaine
Les porte à s'arracher le jour,
Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine
Qui les anime ; c'est l'amour.
Lui seul leur fait troubler votre sacré silence ;
Amoureux, rivaux et jaloux,
Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence ;
La mort leur semble un sort plus doux.
D'une si belle excuse, au dur siècle où nous sommes,
On ne peut déguiser les maux que nous faisons;
Non, des meurtres sanglans, des noires trahisons,
L'amour ne fournit plus aux hommes
Les violens conseils ni les tendres raisons.

VERS ALLÉGORIQUES

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie;

Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau ?
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande

Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature

Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.





RONDEAUX

Taisez-vous

TAISEZ-VOUS, tendres mouvemens,
Laissez-moi pour quelques momens :
Tout mon cœur ne sauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des amans.

A quoi servent ces sentimens ?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raison vient toujours me dire :
Taisez-vous.

La cruelle depuis deux ans...
Mais, hélas ! quels redoublemens

Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon berger paroît, il soupire;
Le voici : vains raisonnemens,
Taisez-vous.

Le Bel Esprit

Le bel esprit, au siècle de Marot,
Des dons du Ciel passoit pour le gros lot;
Des grands seigneurs il donnoit accointance,
Menoit parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisoit bouillir le pot.

Or, est passé ce temps où d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payoit son écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel esprit.

A prix d'argent, l'auteur, comme le sot,
Boit sa chopine et mange son gigot;
Heureux encor d'en avoir suffisance!
Maints ont le chef plus rempli que la panse.
Dame Ignorance a fait enfin capot
Le bel esprit.

Contre l'amour

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit.
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Entre deux draps

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.



BALLADES

A MADEMOISELLE D***

ORES est temps de vous donner conseil
Sur les périls où beauté vous expose.
Fille ressemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir rose.
Tant qu'est bouton, on voudroit en jouir;
Nul ne le voit sans désir de rapine.
Dès que soleil l'a fait épanouir,
On n'en tient compte; un matin le ruine :
De rose alors ne reste que l'épine.

Lorsqu'un amant (l'exemple est tout pareil)
Fait voir désirs à quoi pudeur s'oppose,

Si l'on ne fuit, l'amour est un soleil,
Point n'en doutez, par qui fleur est éclose.
Alors en bref on voit s'évanouir
Transports et soins, par qui fille peu fine
Présume d'elle, et se laisse éblouir.
Mépris succède à l'amour qui décline :
De rose alors ne reste que l'épine.

Plus de commerce avecque le sommeil,
Ou, si parfois un moment on repose,
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent et cent fois on en maudit la cause.
Voir on voudroit dans la terre enfouir
Tendre secret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas, on croit qu'on le devine :
De rose alors ne reste que l'épine.

ENVOI.

Galans fieffés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr,
A coqueter toute fille est encline ;

Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On fileroit chanvre sans le rouir.
Mais, quand tout bas faut appeler Lucine,
De rose alors ne reste que l'épine.

L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée;
Mais grand défaut gâte tous ses attraits :
Point n'a d'écus. Pour belle qu'on soit née,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards
On ne sauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand leur convient jeûner chaque journée;
Soucis pressans chassent pensers gaillards.
Tendresse alors est en bref terminée;
S'il en paroît ce n'est qu'*ad honores*.

16

Par maints grands clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards,
Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fut la tête couronnée
Voir on voudroit transformés en cyprès.
D'un tel désir point ne suis étonnée :
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

ENVOI.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards
Disant : « Beauté suffit pour l'hyménée. »
Si vous voulez en tout faire florès,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

A IRIS

Il est saison de causer près du feu.
Le blond Phébus, chère Iris, se retire;
L'aquilon souffle, et, d'un commun aveu,
Point n'est ma chambre exposée à son ire :
Viens-y souper; j'ai du muscat charmant.
Quand je te vois ma tendresse s'éveille,
Désirerois être homme en ce moment,
Ou quand ta voix se mêle follement
Au doux glouglou que fait une bouteille.

En dévorant carpe de Seine au bleu,
De sottes gens à l'aise pourront rire :
Trop bien savons qu'il n'en est pas pour peu :
Plaisante et longue en sera la satire.
Nous chercherons un nouvel enjoûment,
Un nouveau feu dans le jus de la treille :
C'est un secours contre plus d'un tourment.

Il n'en est point qui ne cède aisément
Au doux glouglou que fait une bouteille.

Le verre en main, je prétends faire un vœu
Dont nul mortel ne me fera dédire :
C'est de braver, ceci n'est point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les repentirs suivent l'engagement.
N'écoutons point ce que le cœur conseille ;
Ne préférons, pour vivre heureusement,
Ni les soupirs ni les soins d'un amant
Au doux glouglou que fait une bouteille.

ENVOI.

Cruel Amour, j'en fais ici serment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément
Au doux glouglou que fait une bouteille.

A M. DE POINTY

COMMANDANT UNE GALIOTE NOMMÉE *la Cruelle.*

Preux chevalier, sage et de bon aloi,
Déjà savions par dame Renommée,
A qui tes faits donnent assez d'emploi,
Que, dans ta nef loin d'être clos et coi,
Quand sur Alger tomboit bombe enflammée,
Le fin premier affrontant le danger,
Sur *la Cruelle* as bien fait telle rage
Que pêle-mêle Africain, étranger,
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

Dans ton récit, gaie et fière, je voi
Notre jeunesse, à vaincre accoutumée,
Aller au feu. Pourtant, comme je croi,
A telle fête on n'est pas sans effroi.
Belle elle étoit, et tu l'as bien chômée.
Duquesne, habile en l'art de naviger,

Sage en conseils, fameux par son courage,
Dit que par toi, chez le More léger,
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

De cette gent sans honneur et sans foi
Par cet exploit l'audace est réprimée;
Pour la réduire à suivre notre loi,
Besoin sera d'apôtres comme toi :
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra sans doute ravager,
Dans autre année, autre infidèle plage,
Dont on dira, comme on le dit d'Alger :
« Mosquée et tours gisent sur le rivage. »

ENVOI.

Peuples d'Alger, franchement dites-moi,
De Charles-Quint que mit en désarroi
Votre valeur aussi bien que l'orage,
Ou de Louis qui sait vous corriger,
Quel est plus grand, plus vaillant et plus sage?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

A caution tous amans sont sujets.
Cette maxime en ma tête est écrite.
Point n'ai de foi pour leurs tourmens secrets,
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite;
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'astuce au monde fût venue;
Mais, pour d'effets, la mode en est perdue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amans soumis, constans, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.

Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue :
Faveur est dite aussitôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets :
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Font bande à part; près des plus doux objets,
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou, si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux, le diable fut ermite;
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
Par maints hivers désirs sont refroidis;
Par maux fréquens humeur devient bourrue.
Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Fils de Vénus, songe à tes intérêts;
Je vois changer l'encens en camouflets;
Tout est perdu, si ce train continue.
Ramène-nous le siècle d'Amadis.
Il t'est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,
Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous les hommes sont des trompeurs

VOTRE bonne foi m'épouvante;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimoit fidèlement,
Serois-je encore indifférente?
Être la dupe des douceurs
D'une troupe vaine et galante
Est le destin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'est cœur qui ne se repente :
Tous les hommes sont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'esprit charmant,
Des malheurs de l'engagement
Ne prétendez pas être exempte.
Affectons-nous quelques rigueurs,
On se rebute dans l'attente

Des plus précieuses faveurs;
La tendresse est-elle contente,
On entend dire à chaque amante :
« Tous les hommes sont des trompeurs. »

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant;
S'il plaît à l'Amour, quelque amant
Un jour vous rendra plus savante.
Vers les dangereuses langueurs
Vous avez une douce pente;
Vous soupirerez des malheurs
Dont vous paroissez ignorante.
Vous mériterez qu'on vous chante :
« Tous les hommes sont des trompeurs. »

ENVOI.

Si, pour vous épargner des pleurs,
Ma raison n'est pas suffisante,
Regardez ce que représente
Le serpent caché sous les fleurs.
Il nous dit : « Tremblez, Amarante;
Tous les hommes sont des trompeurs. »



CHANSONS

On connoît peu l'amour lorsqu'on ose assurer
Qu'avec la jalousie il ne sauroit durer.
Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conseille
Ne sert qu'à le rendre plus fort.
Un peu de jalousie éveille
Un amour heureux qui s'endort.

Soyons toujours inexorable :
Un amant bien traité se rend insupportable ;
Il néglige l'objet dont son cœur est charmé ;
De tous les petits soins il devient incapable :
Un amant sûr d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

Si l'amour est inévitable ;
S'il faut, pour un berger, brûler d'un feu semblable
A celui dont son cœur nous paroît consumé,
Par de feintes rigueurs rendons-le misérable :
Un amant sûr d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître,
Il fait cesser les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être :
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs ;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.





POÉSIES DIVERSES

SONNET EN BOUTS-RIMÉS

SUR L'OR.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers*.
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie*.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie*;
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*;
Les lieux les plus charmans sont pour nous des *enfers*;
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard.*
Pour les plus grands défauts, c'est un excellent *fard.*
Il peut, en un moment, illustrer la *canaille.*

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal;*
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille;*
Mais il ne fait jamais tant de bien que de *mal.*

SONNET BURLESQUE

SUR LA *PHÈDRE* DE RACINE

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime;
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien;
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie, au cuir rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

18

Il meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

MADRIGAL

Alcidon contre sa bergère
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plus tôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougère.
La bergère perdit, et, pour ne point payer,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant c'est en vain qu'on s'obstine.
Si, des baisers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

RÉFLEXIONS DIVERSES

I

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure ;
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort, qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

II

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah ! que vous faites d'envieux !
Le temps, loin de vous faire injure,

Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique;
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

III

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu;
Des différens pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

IV

La pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins, remplissent les désirs;
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,

Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrins qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus ;
Que, tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus ;
Mais on a peu de temps à l'être,
Et longtemps à ne l'être plus.

VI

Misérable jouet de l'aveugle Fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage ;
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

VII

Que chacun parle bien de la reconnoissance,
Et que peu de gens en font voir !
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance :
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune :
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours !
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours ;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

IX

On croit être devenu sage
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage :
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage ;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie
Lorsque, de disgrâces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux ;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !

Il est plus grand, plus difficile,
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux ;
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend
Est le chemin qui nous y mène.

XII

Palais, nous durons moins que vous !
Quoique des éléments vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous,
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu !

Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

XIII

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et, quand tu vieillis, tu la perds.

XIV

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,

Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite ;
On croiroit faire tort à sa capacité
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage,
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter
Que de savoir ce qu'il faut faire.

XVI

Qui, dans son cabinet, a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.

S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera partout l'ennui.
Un ignorant, qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

XVII

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude.
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

RÉFLEXIONS DIVERSES

I

Homme, contre la mort quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.
Prépares-y ton cœur; dis-toi : « C'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite. »
Nous ne naissons que pour mourir.

II

Esclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en butte;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le succès de tant de sacrifices?
Quand, par les grands emplois, on aura satisfait
A vos soins, à vos longs services,

Hélas! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices?

III

Est-ce vivre? et peut-on, sans que l'esprit murmure,
Se donner tout entière au soin de sa parure?
Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal
Qui termine les jours que le destin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête
Que de ce qui sied bien ou mal?
Faire de sa beauté sa principale affaire
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

IV

Lorsque la mort moissonne, à la fleur de son âge,
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu,
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,
On a toujours assez vécu.

V

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors
Marquent dans un esprit d'erreur et de foiblesse!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu longtemps?
Si nos discours, si nos ajustemens,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge,
Nous ne blesserons point les yeux.
Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

VI

Non, de quelques côtés qu'on porte ses désirs,
On ne sauroit goûter de plaisirs véritables;
Mais, tout faux que sont les plaisirs,
Encore s'ils étoient durables!
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés,
Qui, par leur penchant entraînés,
Sont en quelque sorte excusables.
Quel bonheur quand du Ciel les aspects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux!
Et qu'il faut de raison, de force,

Quand on est né voluptueux,
Pour faire avec les sens un éternel divorce !

VII

De quel aveuglement sont frappés les humains !
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer son ame ;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs !
Mais, sans doute, on mourra ; cent et cent précipices
Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr :
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, sans songer que nous devons mourir.





TABLE

ÉPITRES

IDYLLES

RONDEAUX

BALLADES

CHANSONS

POÉSIES DIVERSES

Imprimé par D. Jouaust

POUR LA

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

SEPTEMBRE 1882